Maureen Ragoucy

Photographies, entretiens, vidéos

Introduction 5

Ari quepay 7

Liberdade 17

Agoudas 27

Sôdade 35

Rappelle-toi Barbara - volet 1 39

Rappelle-toi Barbara - volet 2 45

Famille Gassama 53

Qui êtes-vous? Quel est votre rêve? 61

Barça mba barzakh 69

Rue de la République 77

Wagons 85

Maureen Ragoucy - www.maureenragoucy.com - maureenragoucy@gmail.com - + 33 (0)6 19 79 85 11

Avec la posture de l'anthropologue et les moyens de son art - installation, photographie, vidéo et enregistrement sonore, Maureen Ragoucy bâtit ses travaux autour des rencontres qu'elle provoque. Elle porte un regard sobre et sensible sur la question du lien de l'homme entre sa communauté d'origine et celle d'adoption, du rapport du singulier à l'universel. Liant la notion d'exil à celle d'identité, les questions de la famille, de la transmission, de l'intimité et de la mémoire se révèlent de manière inédite.

Au cœur du processus de création et selon une méthode de travail prédéfinie, Maureen Ragoucy invente des dispositifs autour du déplacement, de la pérégrination et les règles qu'elle se donne constituent des prétextes à la rencontre. D'abord avec des inconnus dans la rue en France puis en Espagne, où étrangère, elle rencontre bien plus étranger qu'elle, le grand nombre d'immigrés latino-américains fait écho de manière inattendue à son travail. Se reconnaissant peut-être en partie dans son regard d'étrangère, ces étrangers se confient.
Elle poursuit son travail au Mali puis au Sénégal, pays qui voient chaque année des milliers de personnes « partir à l'aventure ». Elle n'hésite pas à se déplacer, pour se rapprocher des individus qu'elle interroge et pour mieux appréhender la relation, à apprendre leur langue. Ses rencontres la mèneront au Brésil à la découverte de l'héritage culturel japonais ; au Cap-Vert, auprès de la diaspora revenue sur sa terre d'origine ; au Bénin, elle identifie les Agoudas et les reliquats de la communauté afro- brésilienne ; au Pérou, elle interroge la diversité culturelle, sociale et linguistique des familles. En 2011, l'artiste initie un projet au long cours sur les femmes ayant vécu la Seconde Guerre mondiale qu'elle appelle à se souvenir : Rappelle-toi Barbara.

Son appareil photo ou sa caméra lui servent de passeport à la rencontre. En se plaçant systématiquement sur un même pied d'égalité que ses interlocuteurs, son approche documentaire est frontale, directe, réaliste et respectueuse. Ce qui l'intéresse avant tout, c'est de faire dialoguer ses images avec les récits de ses sujets, recueillir leur parole. Son objectif isole son sujet pour révéler sa particularité, sa singularité, son originalité ; ses entretiens dévoilent l'invisible, l'indicible. Cependant, l'aspect dramatique des histoires personnelles qui émerge des différentes rencontres ne prend jamais le dessus sur la légèreté et la simplicité des contacts qu'elle tisse.

Ce qui motive Maureen Ragoucy c'est la nécessité de comprendre et de dire. Les histoires personnelles et intimes qu'elle recueille entrent alors dans le champ de l'histoire collective, du patrimoine vivant et oral qu'elle sauvegarde.

Dans ses installations, Maureen Ragoucy documente le réel qui oscille entre rêve et réalité, mythe et désillusion, fantasme et vérité.

Ari quepay

Résidence photographique - Série de 12 photographies et textes, 2017.

Arequipa, pourrait venir, selon les étymologies, des mots quechua *Ari* et *quepay*, signifiant *Ici, restez vous*. Cette phrase a été le point de départ de mon projet au Pérou. Mon intention est d'effectuer des portraits de famille pour révéler les identités plurielles des péruviens et leur relation au territoire et leur héritage culturel, familial et linguistique.

Terre d'immigration pour certains, d'émigration pour d'autres, le Pérou est aujourd'hui pluriculturel et multilingue. Des communautés quechuas et amérindiennes aux communautés asiatiques, européennes et afro-péruvienne, le pays a vu, selon les périodes, des vagues migratoires qui ont construit son identité actuelle.

Ma recherche photographique a pour but de dresser des portraits de famille des péruviens, citadins - habitants de la ville d'Arequipa - et ruraux, pour identifier et mettre en lumière la diversité culturelle et linguistique du grand sud péruvien et particulièrement de la Ville Blanche.

A travers un dispositif préalablement établi et qui est le même pour chaque famille, je mène des entretiens sonores sur l'histoire familiale - ses origines, ses déplacements - et réalise un portrait de famille de mes interlocuteurs pour identifier qui sont les péruviens d'aujourd'hui.

Le choix du titre *Ari quepay*, représente non seulement une des significations étymologiques de la ville d'Arequipa mais aussi, symboliquement, la possibilité d'un territoire péruvien multiculturel et viable.

L'héritage culturel et familial, le souvenir, le déplacement et l'identité sont les principaux objets de questionnement.

FAMILLE CHECA BERNAL

De gauche à droite : Sebastían Checa Bernal, Maria Chipa Checa Bernal, Yojana Checa Bernal, Cristofer Lima Bernal, Gloria Bernal Mamani, Daniel Bernal, Paula Elvira Choque Mamani, Sebastían Checa Sarayasi, Sayuri Checa Bernal.

Sebastían Checa Sarayasi

Je m'appelle Sebastían Checa Sabayani. Je suis né à Maca le 25 février 1969. Ma mère était Espinar, de Cusco. Je vis ici à Coporaque. Ma femme s'appelle Jesusa Bernal Mamani. Du côté de ma femme, ils sont tous nés ici. Ma belle-mère et mon beau-père sont toujours en vie. Avec ma femme on est mariés et on a cinq enfants. Quatre filles et un fils. Ma fille aînée s'appelle Carolina, celle qui suit Rosemary, Yojana, Sebastían, et la petite dernière s'appelle Sayuri. Elle a quatre ans.
Mes parents et grands-parents étaient agriculteurs. Quand mes grands-parents sont morts, mon père a dû descendre de sa ferme à la montagne pour venir ici au village. C'était difficile de rester. Ils ne se sont pas habitués. Ils se sont achetés un petite maison.

Avant je travaillais à la mine. C'était une mine d'or, vers Ares, Caraveli. C'était à Alcata. D'ailleurs, les mineurs continuent d'y travailler. Je travaillais dans le tunnel de la mine. Je suis venu ici quand mes parents sont morts pour m'occuper du terrain de mon père, parce que ses terres restaient en friche. Personne ne les cultivait plus. Et j'ai aussi dû améliorer sa maison. (...)

C'est important pour nous de faire perdurer la tradition de notre village. Je continue d'entretenir les us et coutumes que nous avons à Coporaque, notre culture vivante, c'est à dire garder nos traditions, les fêtes, les fêtes patronales, les activités...Tirer le lait des vaches, aller faire paître les agneaux dans les terres. C'est ce que mes parents faisaient avant, ils cultivaient le champ avec la charrue pour aller semer. Ce sont les activités qu'ils m'ont enseignés. Aller pêcher dans le fleuve aussi, avec un filet et du plomb. Pêcher et semer les produits que l'on cultive ici. Toutes ces choses qu'ils m'ont laissé comme héritage.

En ce qui concerne les costumes traditionnels certains continuent de les porter encore aujourd'hui. Ma femme ne porte plu... Elle est habillée normalement. Mais parfois, elle s'habille avec su pollera (robe traditionnelle de la sierra), des costumes traditionnels de la région. Le kilt, le corset, normal.

L'une de nos activités, c'est l'ensemencement. En janvier, février c'est le moment des légumes verts : je fais du maïs vert, des fèves vertes, des petits pois. À chaque saison sa récolte. En ce moment, pendant le mois de juillet, c'est la saison de la pleine récolte. Donc on est en train de récolter les fèves, l'orge, le blé, le maïs, la quinoa, l'oca, l'olluco (tubercules), tout cela. On se nourrit avec le riz de la région, des produits naturels et écologiques.
La nature est quelque chose d'important pour nous. On est en train de respirer un air pur, naturel, ce n'est pas comme dans les villes. Dans les villes, il y a beaucoup de mouvement. Là-bas il y a des usines, l'air est pratiquement contaminé. Ici la seule chose par laquelle on est contaminé c'est le volcan Sabancaya. Par sa fumée! Le reste c'est du pur oxygène.(...)

FAMILLE HUARCA SULLCA

De gauche à droite : Amelia Huarca Sullca, Ruth Marina Cruz Huarca, Lidia Rosa Cruz Huarca.

Amelia Huarca Sullca

Je m'appelle Amelia Huarca Sullca.Je suis née en 1990,le 25 septembre. À Acomayo, près de Cusco. C'est là d'où je viens. Mon papa m'a abandonnée quand j'avais trois ans. Et ma mère m'a abandonnée à... Elle m'a confié à une autre personne quand j'avais six ans. J'ai grandi avec quelqu'un d'autre depuis mes six ans. Ma mère est décédée quand j'avais quinze ans. Parce qu'elle était alcoolique, elle buvait, beaucoup. La famille de mon père lui a tout pris, sa maison, ma maison, avant on avait des animaux, des brebis, on avait des lamas, on avait tout. Et mes oncles lui ont tout pris, tout pris.

Ici je suis venu... une femme m'a amenée ici à Arequipa, à Miguel Grau. Elle venait de chez moi. Et elle m'a fait travailler comme femme au foyer, je m'occupais des enfants. Je travaillais tous les jours pour eux. Ils me payaient une misère, quand ils voulaient bien me payer. Cinquante soles le mois.

J'ai travaillé à Santo Tomas, ils me frappaient, ils me faisaient laver les vêtements, je cuisinais. Et quand ils me donnaient à manger, ils me donnaient les restes de la petite. Je dis bien quand ils me donnaient à manger... la petite mangeait et ce qui restait c'était pour moi. Rien d'autre. Parfois, je ne mangeais pas. Aujourd'hui j'ai même des problèmes gastriques parce que je n'ai pas mangé correctement.

Et après j'ai commencé à travailler dans la brique, à fabriquer des briques toute la journée. Je mélange la terre, je la malaxe, et après je l'emporte dehors pour faire des briques. Il faut que ça sèche et de là je les prends et je les polis. Je ne le vends pas, c'est pour le patron. Le père des mes enfants, il est de Puno. Il travaillait dans la brique. C'est comme ça qu'il m'a connu. On chargeait la terre ensemble, avec une pelle. Je vivais avec lui mais maintenant il est parti, parce qu'il boit, il est alcoolique. Il ne m'aide en rien. Parfois il travaille, parfois il ne travaille pas. Il est un peu paresseux. Il n'aime pas travailler. Il ne fait que boire, rien d'autre. Je dois travailler pour mes filles... toute seule. (...)

FAMILLE CANEDO PATTHEY

De gauche à droite **:** Fernando Canedo Abuapara, Cristóbal Canedo Patthey, Natalie Patthey Kaufmann, Anahí Canedo Patthey.

Natalie Patthey Kaufmann

Je m'appelle Natalie Patthey Kaufmann. Je suis née le 8 juin 1987 à Arequipa au Pérou. Ma mère est Suisse et mon père est moitié Suisse moitié Péruvien. Du côté de ma mère, ils sont tous Suisses. Mon grand-père était Suisse allemand, ma grand-mère Suisse française. Je ne sais pas grand chose parce qu'en réalité mon grand- père est assez réservé. Je sais juste qu'ils se sont mariés, et ont fini par vivre à Genève. Ils ont eu deux enfants. Du côté de mon père, ma grand-mère est péruvienne, arequipenienne, fille unique. Son père était miliaire, de la haute société arequipénienne, elle passait ses étés à Mollendo. Mon grand-père paternel est suisse, il est venu au Pérou pour un travail qu'on lui a proposé dans les chemins de fer, donc ils allaient à Mollendo, et c'est là-bas qu'ils se sont connus. Mon grand-père, n'avait pas beaucoup d'argent, donc ils ont eu des problèmes à se marier mais finalement ils ont réussi. Ils ont vécu ici, à peu près dix ou quinze ans. Mon grand-père a fait affaire ici, il a fondé ce qui est aujourd'hui le Grupo Inca. Et finalement, pour des questions politiques, comme c'était compliqué de vivre ici, ils ont décidé d'aller vivre en Suisse. Mon père - ils sont 3 frères - a terminé le lycée en Suisse.

Il a commencé l'université et il travaillait en même temps. Et c'est là où il a rencontré ma mère, au travail. Ils sont tombés amoureux, et mon père, comme mon grand-père avait déjà une entreprise ici, il est venu terminer sa thèse ici. À la base il était venu pour quelques mois et finalement il est venu avec ma mère et ils se sont installés. Et finalement nous sommes nés ici, à Arequipa. Nous sommes quatre frères et soeurs.

Mon frère aîné Alois travaille dans les entreprises du Grupo. C'est un groupe qui a plusieurs entreprises. Mais en général, c'est tout ce qui concerna l'alpaga. La fibre d'alpaga, tout le processus, et là-bas ils vendent les pulls. Et le reste. On a une marque qui s'appelle Cuna, Andian. Moi je suis psychologue, je suis indépendante. Ma soeur Michele fait des études dans une école hôtelière en Suisse, elle vient juste de terminer et elle ne travaille pas encore. Et la plus jeune Lea vient tout juste d'entrer dans une école hôtelière aussi.

Je suis très contente d'avoir ces deux cultures. Je ne connais pas beaucoup de gens qui sont péruviens suisses. Les deux pays me paraissent super riches, je veux dire en général. Il y a le côté suisse qui est beaucoup plus sérieux, plus ponctuel, et le côté péruvien qui est plus relax, plus accueillant, donc c'est un mélange un peu étrange. (...)

FAMILLE ARENAS CARNERO

De gauche à droite : Marie Elena Arenas, Obdulia Arenas, Nelson Ino Arenas Paredes, Laira Zoila Isabele Arenas Carnero, Carmen Magaly Carnero Rivera.
En photo : Junior Joel Oslando Gamio Carnero.

Nelson Ino Arenas Paredes

Je suis né à Arequipa le 20 mai 1952. Je suis journaliste, j'ai travaillé quasiment toute ma vie à la radio et à la télévision mais je n'exerce plus parce que malheureusement j'ai perdu un peu de mon audition.

Ma famille vient de la région d'Arequipa, à vingt kilomètres d'ici, ça s'appelle Yarabamba. Nous sommes un mélange d'espagnols et de gens qui viennent à proprement dit du Pérou, et c'est cette fusion d'origines que nous appelons à Arequipa le *Lloncco*, le métisse. Mais on connait plus le terme *Loncco* ici parce que les personnes *Loncca* se vouent au travail rural, au travail des champs. Ou à l'ensemencement ou à l'élevage du bétail. Mes grands-parents ont toujours été éleveurs ou agriculteurs. C'était leur mode de vie. Mon père aussi était éleveur. Ma mère était agricultrice, c'était une femme d'un tempérament très fort, juste avec son regard elle dominait, il n'y avait pas besoin qu'elle dise quoi que ce soit. Et mon père était un homme bon enfant. Ils se complétaient bien et je suis né de cette union. Je suis le dernier d'une famille de cinq enfants. Trois femmes et deux hommes. (...)

Etre péruvien, c'est une fierté. Mais je ne suis pas particulièrement fier de notre peuple. Il a changé. Quand j'étais petit, on était dix millions d'habitants. Aujourd'hui nous sommes trente millions, et la situation a changé. Ça n'a pas avancé culturellement parlant, ça a plutôt reculé. La majorité des péruviens ne pensent qu'au matériel, à être riches, à avoir de l'argent. Mais la richesse spirituelle du Pérou c'est son éducation. Il n'y a pas de progrès. Les gouvernements ne font rien, rien de rien, pour une meilleure éducation. C'est le pire que nous ayons, tout comme la santé. Quand il faudrait que ce soit le contraire. Donc on est arrivé à un point où le respect entre les gens est en train de se perdre, à tous niveaux, et la façon de s'exprimer et de s'adresser aux gens a changé, jusqu'à la façon même de communiquer. La corruption est arrivée à tel point que c'est devenu notre manière de vivre. C'est en train de nous déstabiliser, de nous mettre en situation d'insécurité. Donc c'est ça notre problème aujourd'hui au Pérou.

Nous ne sommes pas mariés avec Magaly. Nous sommes en concubinage. Nous avons Laira, c'est le fruit de notre union qui dure depuis douze ans. Je l'ai rencontré quand je travaillais dans une ONG avec des enfants. Ses grands-parents paternels venaient du Brésil et son grand-père maternel du Chili. Et ses arrières grands-parents venaient de Russie ou de Mongolie, par là-bas. (...)

Liberdade

Installation vidéos accompagnée de livrets de traduction, 2013

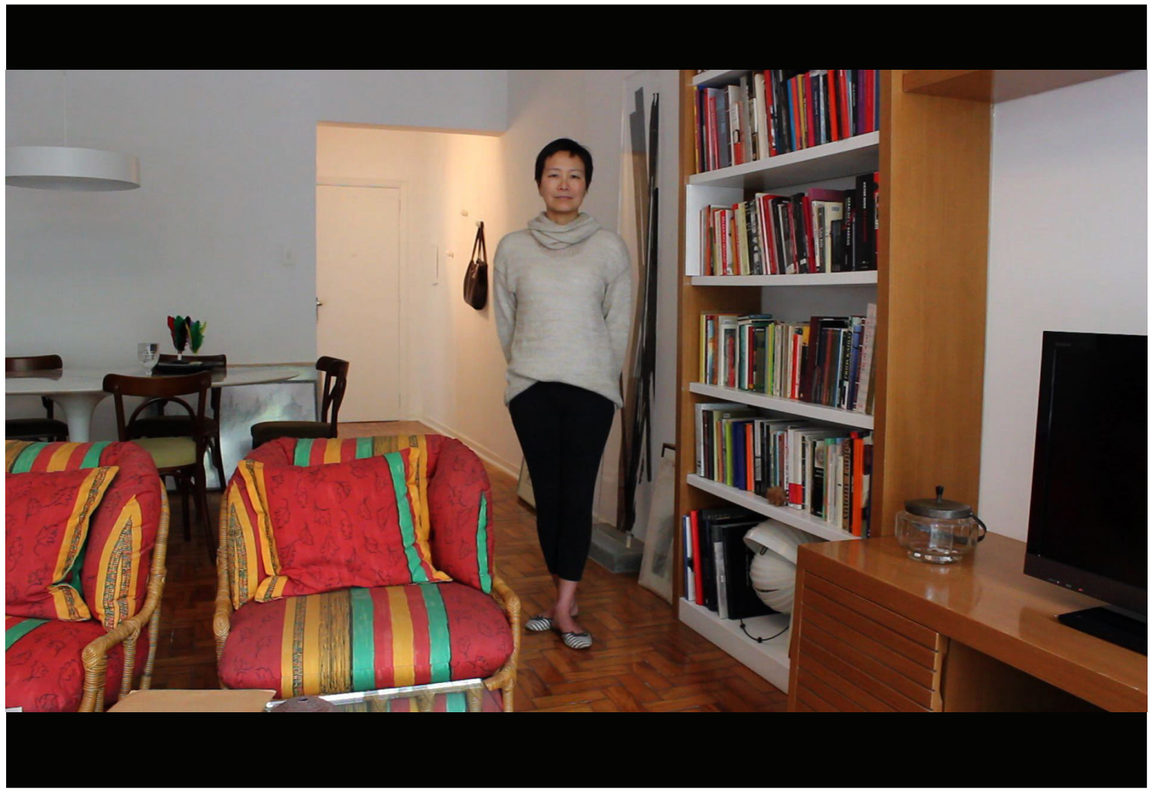
Liberdade, (liberté en portugais) est le nom du quartier japonais de São Paulo au Brésil. 22 millions de personnes vivent à São Paulo, dont 1,4 million de Brésiliens d'origine japonaise. La mégalopole accueille la communauté japonaise la plus importante au monde, en dehors du Japon.

En commençant mes recherches, j'imaginais les deux cultures brésilienne et japonaise comme très opposées. J'ai porté mon intérêt sur «l'étrangeté» de cette double culture : entre la culture d'origine et la culture d'adoption.

Que pouvait-il rester de la culture japonaise à travers les générations ? Je suis allée à la rencontre de personnes de différentes générations -les *isseis*, premiers arrivés, nés au Japon, les *nisseis*, leurs enfants, les *sanseis*, leurs petits-enfants, les *yonseis*, arrière petits-enfants de Brésiliens d'origine japonaise. Je cherchais à savoir si la transmission de la culture japonaise s'était faite et si elle était encore présente chez les descendants directs des immigrés.

Mayumi Kobayashi Okuyama. Je suis née à São Paulo. Ma relation avec le Japon vient de mes grands-parents, de ma grand-mère principalement avec qui je m'entends très bien. Je ne suis jamais allée au Japon mais dans la vie de tous les jours, avec la nourriture, quelques habitudes, je maintiens un lien avec le Japon.

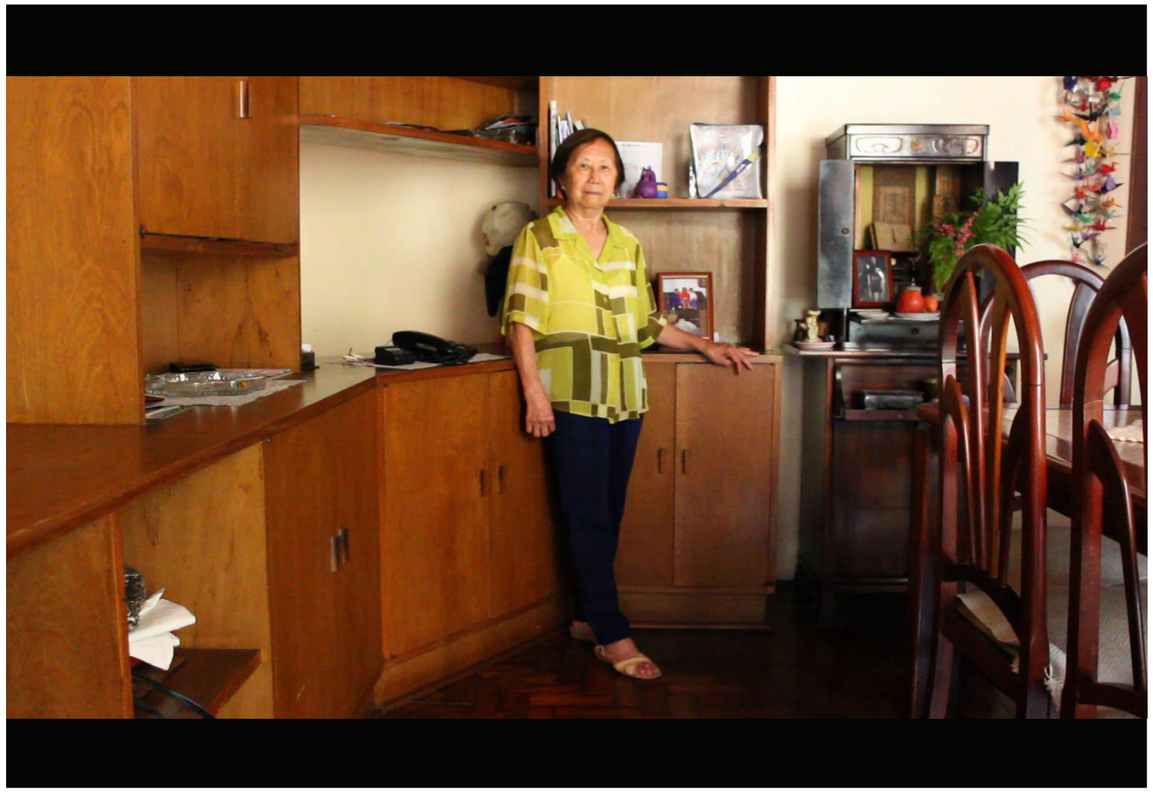
La famille de mon père est venue avec cette vague d'immigrés qui sont venus pour travailler comme agriculteurs. Ils se sont installées dans le Paraná, nous avons une propriété là-bas, qui appartient à la famille. Quant à la famille de ma mère, elle est venue dans un contexte plus urbain, c'est mon arrière grand-père qui est venu pour exercer en tant que médecin pour les japonais immigrés au Brésil. Parce qu'ils étaient nombreux, ils ne savaient pas parler portugais. Et il commençait à y avoir un problème de santé à proprement parler, car ils tombaient malades et ne savaient pas comment s'exprimer. Il s'est installé à São Paulo mais de là, il devait régulièrement aller en province. Ca devait être en 1910. (...)



Yutaka Toyota. Mon nom japonais est Yutaka Toyota, en lettres japonaises, on peut le lire de haut en bas et de bas en haut. C'est la même chose. Je suis né au Japon, mes parents aussi, tout le monde. J'y ai été élevé jusqu'à mes 18 ans plus ou moins. J'étais à Yamagata. Je suis toujours resté dans cette ville de province, j'ai donc le cœur, le sang japonais, je suis vrai japonais. J'ai été baigné dans cette atmosphère spiriruellement.

Depuis tout petit, j'aime beaucoup la peinture. J'ai appris à l'université d'art de Tokyo, et après je suis allé à l'Institut de recherche industrielle de Shizuoka, un Institut de l'Etat, et là aussi j'y ai beaucoup appris sur le design et sur les matériaux industriels. Je travaillais pour l'Institut de recherche industrielle et je donnais des cours. A cette époque-là, il y avait Yamaha, Honda, toutes ces entreprises étaient dans la région de Shizuoka. Et là où je donnais les cours, il y avait une usine de machines à coudre, et cette usine voulait s'implanter au Brésil. (...)

Maria Lucia Nikaedo Katakura. Je suis née au Japon, mais j'ai été déclarée ici, donc je suis née à l'intérieur des terres, dans l'Etat de São Paulo, à Colina. Mes parents sont japonais, mon père, ma mère, et mon mari aussi est japonais. De Fukushima. J'ai été élevée par mes parents et j'ai reçu une éducation à la japonaise. On va dire, plus sévère, très rigide. Dans l'éducation que j'ai reçue, mon père était, comment dire... très famille : avec la notion de respect du père de la mère, c'était très important. Après, il disait qu'il fallait être honnête, travailler et qu'il n'y avait que ce que l'on gagnait en travaillant, en construisant quelque chose, qui était à nous. Ça c'est l'éducation que mon père m'a donnée.Ce que nous respectons beaucoup ce sont les ancêtres, cela fait partie de notre culture japonaise, là, vous voyez c'est un autel bouddhiste. Et qu'est-ce que nous faisons devant cet autel, ce n'est pas seulement religieux, je crois que c'est une tradition qui vient du Japon, tous les matins, nous faisons une offrande : de l'eau, j'allume de l'encens, je mets du café et un petit peu de riz. (...)



Daniel Augusto Utsumi. Je suis né à São Paulo, à l'hôpital Saboya. Mes grands-parents aussi bien du côté de mon père que du côté ma mère sont japonais. Mes parents, eux, sont brésiliens.

Mon grand-père paternel est venu à la fin des années 20, il racontait qu'il avait prix un bateau et qu'il était resté quarante cinq jours en haute mer pour venir jusqu'ici. Mon grand-père était ingénieur agronome, il est donc venu pour son travail, et puis, il a travaillé dans une petite ferme. Ma grand-mère est arrivée après, elle était professeur, mais après elle est resté avec mon grand-père et elle n'a plus travaillé. Il s'agissait de ces mariages de convenance, alors ça a duré un peu, mon grand-père ne connaissait pas ma grand-mère, il l'a connue après, ils se sont connus d'après photos et ma grand-mère a donc pris la décision de venir pour se marier. Elle est donc venue au Brésil après sept ans.

Mes grands-parents maternels sont arrivés dans les années 30, ils sont venus pour chercher du travail, à la recherche d'une nouvelle vie. (...)

Agoudas

Série de 30 photographies et bande sonore

Les *Agoudas* (vient du portugais « ajuda » signifiant « aide ») est un terme qui désigne au Bénin, et dans les pays voisins, les descendants de brésiliens (re)venus s'installer en terre africaine au cours des 18ème et 19ème siècles. Mon intention était de chercher les reliquats de la culture brésilienne au Bénin, principalement dans les villes de Porto-Novo et de Ouidah. Les photographies issues de ce parcours montrent l'importance de l'héritage culturel brésilien dans le pays malgré une temporalité éloignée.
Les traditions du peuple qui se sont transmises d'une génération à l'autre sont présentes à travers les noms de famille des individus, l'architecture des villes et certaines pratiques culinaires mais surtout dans la création de ballets intégrants pantomime, musique et chants. La culture brésilienne est ainsi encore présente, transmise et honorée.

COLLECTIVITE
NASCIMENTO
Guilerme
S/c de Mgr NASCIMENTO
Jean-Baptiste

Sôdade

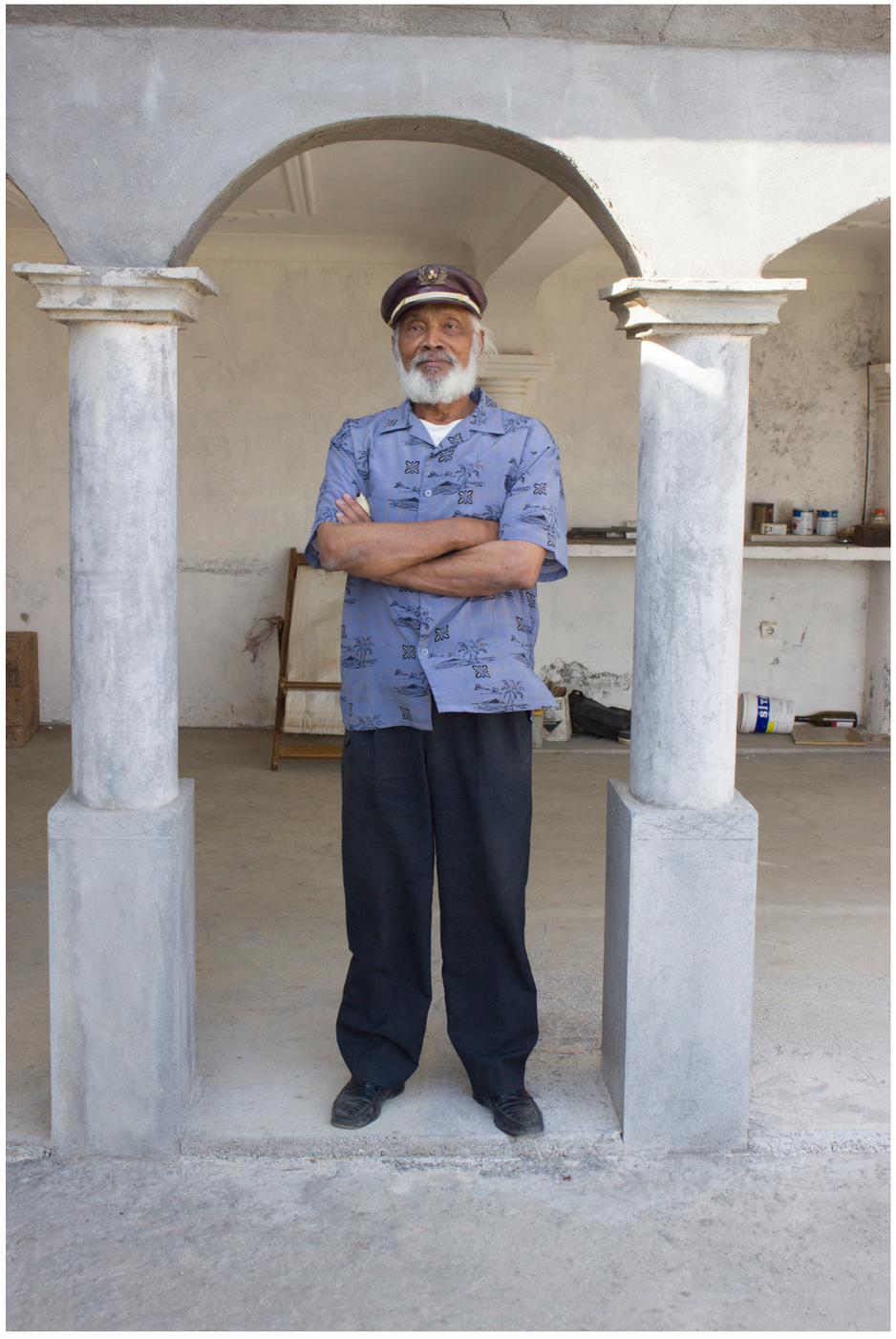
Projet en cours de traduction- Vidéos, photographies et entretiens

La *sôdade* (*saudade* en portugais) est une émotion impalpable et indescriptible qui ne relève pas de l'entendement mais du coeur. Un sentiment complexe et subtil qui évoque la nostalgie et le manque, la tristesse teintée d'une joie mélancolique.

Ce sentiment universel a été le point de départ de mon travail au Cap-Vert. Petit pays, situé entre l'Europe, l'Afrique et l'Amérique du Sud, le Cap-Vert occupe une position géographique qui facilite la migration. Migration due à la difficulté de survivre de l'agriculture et de la pêche pourtant très présentes. La diaspora est plus nombreuse que la population habitant au Cap-Vert. Le dernier recensement a estimé la population du Cap-Vert à 450 000 personnes et celle de la diaspora à 500 000 personnes. Il n'est pas un habitant du Cap-Vert qui n'ait un membre de sa famille proche installé à l'étranger.

La musique est importante au Cap-Vert et tout comme le métissage de sa population, elle montre diverses influences. Il n'est pas un artiste qui ne chante la *sôdade* cap-verdienne, le départ du *crétcheu*, l'être aimé, d'un membre de la famille ou d'un ami cher, le déracinement ou l'amour du pays natal.

Le projet *Sôdade* tente d'établir un lien entre le vécu des cap-verdiens ayant migrés et ceux qui interprètent en chanson leurs histoires.



José Domingos Antonio Lopes, né au Cap-Vert ayant migré aux Etats-Unis

Putchôta et Nenelo, São Filipe, Ile de Fogo, Cap-Vert

Capture vidéo, Assol Garcia et Manuel de Candinho, Praia, Ile de Santiago, Cap-Vert

Rappelle-toi Barbara - volet 1

Série de 12 photographies et entretiens, France, 2011

Rappelle-toi Barbara est un travail qui trouve son origine dans le célèbre poème de Jacques Prévert du même nom, paru en 1946. Ma grand-mère nommée Barbara, vivant à Brest à cette époque, racontait qu'elle aurait été l'inspiration du poète. J'ai choisi d'approcher douze femmes françaises ayant vécu la Seconde Guerre mondiale. J'ai demandé à chacune d'elle de raconter un souvenir personnel et d'être photographiée dans son lieu de vie actuel afin d'interroger son rapport à elle-même, au lieu et au temps. Les rencontres ont été provoquées via des annonces dans divers endroits à Lille et à Paris.

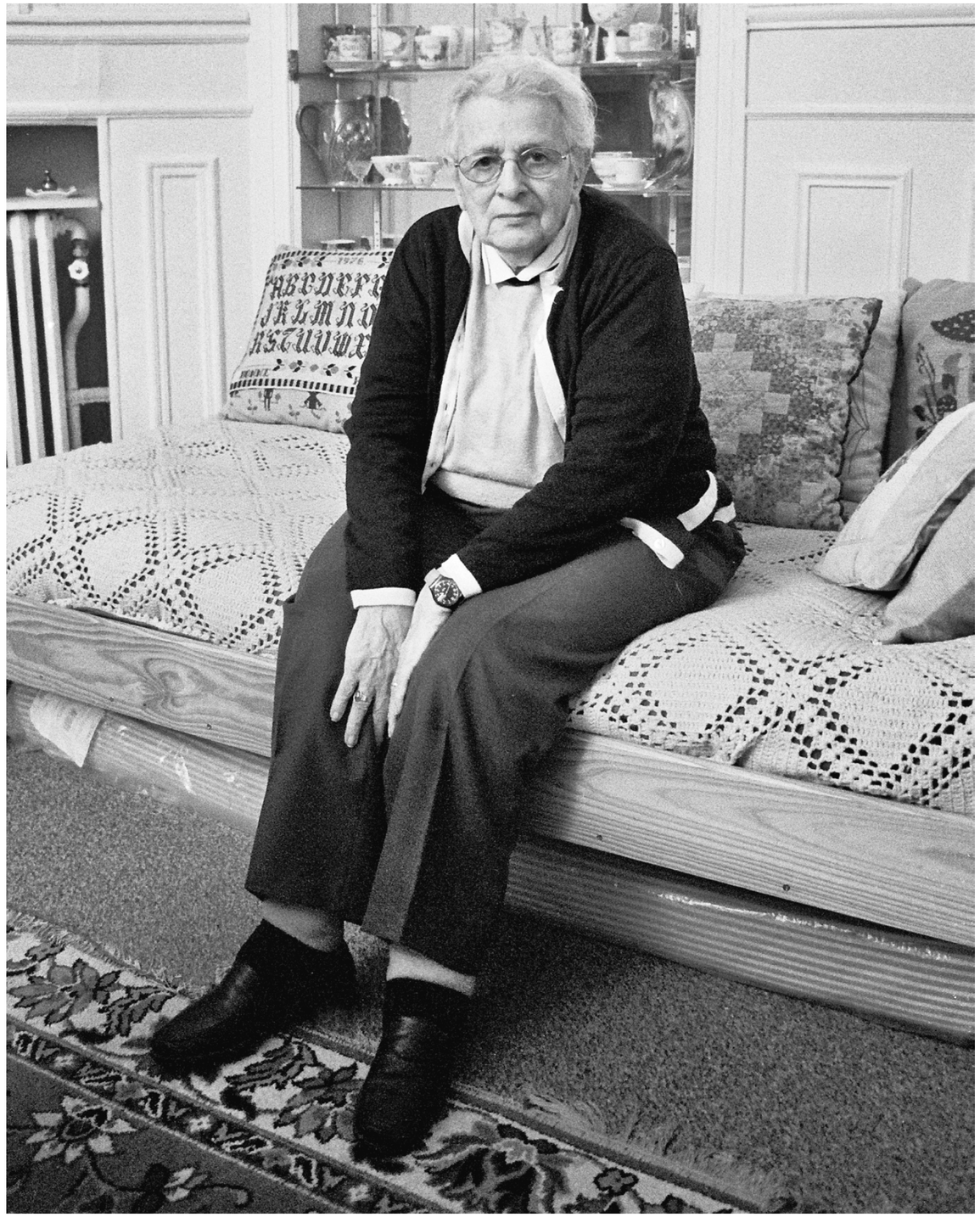
Ce travail a fait l'objet de plusieurs expositions en France.

Jacqueline Jabalot. Née à Paris en 1922, décédée à Paris en 2013.

Dans la résistance, moi, j'étais courrier. On allait de ville en ville. Il ne fallait jamais se connaître entre nous. Les Allemands ont mis jusqu'en fin 42 à se rendre compte que les femmes pouvaient en faire partie. Je me rappelle toujours d'une fois où l'on avait besoin de balles et de grenades et il fallait aller de l'autre côté de l'Isère en chercher.

Alors je suis partie avec deux garçons qui m'ont demandé de prendre mes sacoches de vélo. Sur le pont de l'Isère pour revenir, les Allemands étaient là. Alors, j'ai fait un grand sourire, pédalant doucement. Ils me disaient « *Schön*[1], *schön* », c'est tout ce qu'ils savaient dire « Schön ». Moi j'ai dit « Salade, manger ». Et puis ils ont ouvert mes sacoches, pris la salade, regardé en dessous - il y avait une autre salade - et ils m'ont laissée partir. Les deux garçons, eux, arrivaient derrière. Les Allemands se sont rués sur eux, ils ont tout fichu par terre. Ils avaient un poulet, des légumes et un morceau de fromage. C'est moi qui avais les armes.

[1] *jolie* en allemand



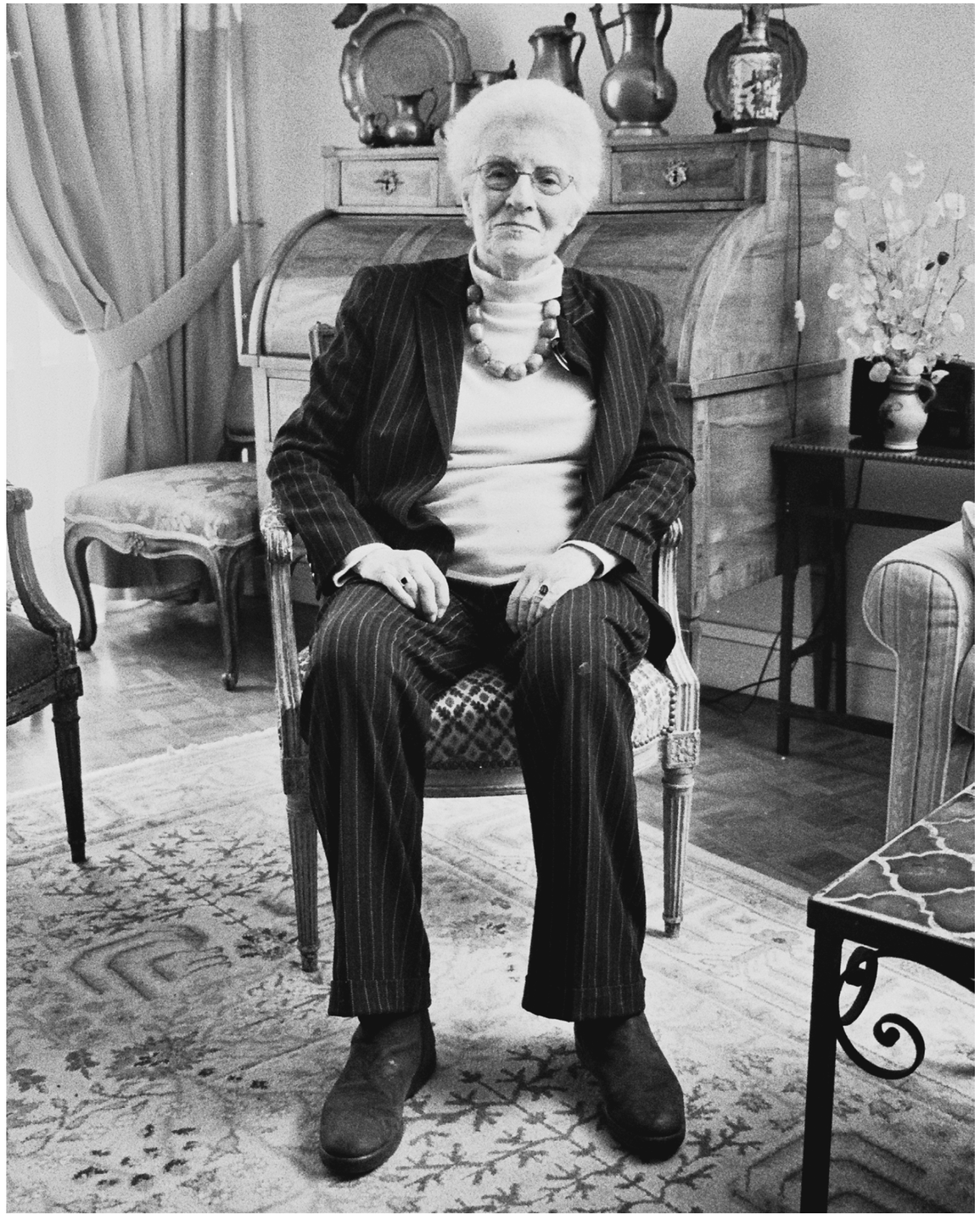
Lise Trèves. Née à Paris , en 1925.

C'était en 43 ou 44. À l'époque, nous habitions dans un hôtel à Riom. J'étais à l'université à Clermont, je prenais le train, ou bien je faisais de l'autostop pour aller suivre mes cours à la faculté. Je préparais une licence d'anglais à l'époque.

Les Allemands ont envahi l'université. Ils nous ont réunis dans la cour, c'était en décembre, il y avait de la neige. On est restés les bras en l'air, là, debout, avec les mitrailleuses pointées sur nous, pendant des heures. J'ai vu un jeune étudiant qui a essayé de fuir, ils l'ont abattu ; un professeur qui a baissé les bras trop vite, ils l'ont abattu.

Alors on est passés un à un devant eux. Moi, j'ai préféré passer devant un militaire plutôt qu'un civil parce que les civils c'était la Gestapo, c'était pire. Je suis passée sans problème, je n'avais pas changé de nom, mais à partir du moment où il n'y avait pas le tampon juif sur ma carte d'identité, ils ne pouvaient pas savoir. Ils m'ont posé des questions, j'ai même plaisanté avec eux. Je suis passée mais j'ai vu ma meilleure amie qui s'appelait Lévy et qui était juive, qui a été déportée à Auschwitz, je l'ai vue embarquer.

Et puis, il y avait un Français, fils d'un intendant militaire - que j'aurais dû rencontrer la semaine suivante pour entrer dans un maquis, mais heureusement, je ne l'ai pas rencontré - qui était là avec les gens de la Gestapo et il disait à un étudiant : «Elle est fausse ta carte d'identité.» «Non elle est vraie.» «Raconte pas d'histoires, c'est moi qui te l'ai procurée.» Non seulement il a aidé à arrêter des gens mais en plus il a aidé à torturer. Je l'ai échappé belle. Ça a été comme ça de dix heures du matin à cinq heures du soir. (...)



Rappelle-toi Barbara - volet 2

Installation vidéo, 40 entretiens, France, Allemagne, Italie, Royaume-Uni, Pologne, États-Unis, Russie 2013-2018

Elles étaient enfants, jeunes filles ou adultes, étudiantes ou en activité, frivoles ou avisées, aujourd'hui 40 femmes nous racontent des souvenirs liés à leur vie quotidienne pendant la Seconde Guerre mondiale.

S'exiler, résister, s'enfuir du ghetto, vivre l'emprisonnement, la déportation, la perte d'êtres chers, mais aussi l'insouciance et la légèreté malgré l'horreur, la vulnérabilité, les souffrances, leur guerre c'est avant tout la survie. En ne cédant pas à la peur ni à la soumission, leur vie va passer de l'ordinaire à l'extraordinaire. Leur foi en l'avenir motive leur action.

Cette proposition documentaire s'articule entre récits singuliers et histoire collective pour nous transmettre la guerre au féminin, entre illusions et réalités en France, en Allemagne, en Italie, en Hongrie, en Angleterre, en Pologne, aux États-Unis et en Russie.

Je m'appelle Christa Ronke. Je suis née à Berlin. Quand la guerre s'est déclenchée j'avais 10 ans et je ne savais pas ce que c'était la guerre. Adolf Hitler était notre Führer, à la tête du pays. Et je pensais que le Führer devait être une bonne personne. A ce moment-là nous trouvions la guerre passionnante. C'était quelque chose de nouveau. Nous avions construit des avions en carton. Anglais et allemands. Et je les avais mis dans ma chambre, au grand dam de mes parents. Plus tard, un ou deux ans après je les ai enlevés et les vrais acteurs sont arrivés.

En 1943, à Berlin, toutes les écoles étaient fermées à cause des bombardements, des attaques aériennes qui avaient lieu tous les soirs. J'ai été emmenée à Stolp en Poméranie et je suis allée à l'école là-bas. Parce que ma grand-mère avait fui là-bas et ma tante y vivait aussi. En Poméranie, tout le monde était bien plus avenant envers les nazis. A Berlin, nous faisions parfois de petites blagues, quand on se levait on faisait le « Heil Hitler » par exemple. Là-bas c'était bien plus strict. Quand on croisait quelqu'un dans la rue on était obligé de le saluer avec « Heil Hitler ». Je ne le faisais pas au début mais on m'a critiquée. Ce n'était pas possible ! J'étais obligée de saluer tout le monde avec « Heil Hitler ». (...)

Weglicka Marianna. Je suis née à Kazimierówka. Le 10 décembre 1928. Alors en 1939, a commencé la guerre, c'était un vendredi, le village de Skaryszew était déjà sous les bombes. Il y avait des bombardements, les avions volaient au-dessus de nos têtes, on avait peur, c'était épouvantable. J'avais alors 11 ans. Mon papa n'était pas là, il était parti à la guerre en 1939, parce qu'il avait reçu la « Carte Blanche » (carte de mobilisation).

Dans une exploitation agricole, il y a beaucoup de travail, tout le travail que l'on doit faire dans les champs, l'arrachage des pommes de terre, les moissons, il faut planter... Toute l'année il y avait des choses à faire : au printemps, on devait planter les pommes de terre, puis, enlever les mauvaises herbes, à l'époque personne n'utilisait d'herbicides, il fallait enlever le chardon. La récolte, les légumes, j'aidais un peu ma mère, il n'y en avait pas beaucoup, on en cultivait juste pour nous.

Tout ce qu'il fallait faire, les vaches, je ne les trayais pas encore, il n'y en avait pas beaucoup, cinq vaches si je me souviens bien. C'est ma mère qui le faisait. Je faisais paître les vaches, je gardais les oies. Il fallait les faire grossir pour qu'elles soient grasses, les Allemands nous les ont prises d'ailleurs. (...)

Jane Carolyn Fawcett. Je suis née à Londres, le 4 mars 1921. En 1938, je suis partie en Suisse pour apprendre l'allemand, puisqu'Hitler étant au pouvoir nous ne pouvions nous rendre en Allemagne. Je suis donc allée à Zurich, en Suisse et j'y ai passé 3 ou 4 mois à apprendre l'allemand. Et j'ai appris à skier ce qui était bien plus drôle, et j'ai appris l'allemand.

Puis je suis rentrée et très rapidement la guerre a été déclarée. Mes amis ont tous rejoint l'armée, la marine et je me suis dit « Et moi, qu'est-ce que je vais faire ? ». Et puis j'ai reçu une lettre d'une de mes meilleures amies, il n'y avait pas d'adresse dessus, et elle disait juste : « Chère Jane, nous sommes tellement occupés ici, on a désespérément besoin de plus d'aide, voudrais-tu te joindre à nous et nous aider ? ». Je me suis dit que cela devait être un signe, alors je suis allée à Houston Station et j'ai pris un train pour Bletchley Park. Quand je suis arrivée, j'étais dans une très grande gare et il y avait des gens pour m'attendre, qui m'ont escorté derrière un rideau épais qui protégeait l'endroit des regards indiscrets.

Là il y avait un homme érudit, un professeur de mathématiques de l'Université de Cambridge et il m'a dit « Enchanté de vous voir Jane, dites m'en un peu plus de votre vie. » J'avais 18 ans, je n'avais pas encore vraiment eu de vie. Il s'appelait Milner-Barry, un homme très distingué, l'un des décodeurs supérieurs à Bletchley Park. (...)

Famille Gassama

Installation visuelle et sonore, 2009

Au Mali, l'émigration a toujours été perçue comme une nécessité, particulièrement dans la région de Kayes, la plus pauvre du pays, d'où de nombreux migrants partent chaque année pour atteindre d'hypothétiques eldorados. Djamba, jeune homme d'origine Sarakolé est lui aussi parti en France pour subvenir aux besoins de sa famille. Lors de notre rencontre à Paris je lui ai demandé de me parler de ce déracinement provoqué par le départ qui oblige à se (re)construire une identité entre son pays d'origine et le pays qu'on découvre ; comment l'on devient l'étranger en quête de « quelque chose » (en langue Soninké, « de l'argent »)et qui doit assumer son rôle face à ceux qui restent. Ainsi, j'ai entrepris de rétablir une communication visuelle entre Djamba et sa famille et d'apporter à Tambacara, au Mali, un témoignage de sa (sur)vie en France.

Le choix de la photographie accompagné d'éléments sonores est ainsi justifié comme gage de vérité, de réalité mais aussi comme un moyen de transmettre un message plus intime et personnel.

Je suis venu pour travailler ici. Pour faire un peu de commerce. Bon maintenant, j'ai pas de choix pour retourner en Afrique. Toute la famille ils sont en Afrique et c'est toi qui nourrit toute la famille... Donc il n'y a pas de moyens. (...) J'ai quitté le village et je suis venu à Bamako pour faire un peu de commerce. J'ai fait du commerce, à peu près deux ans. C'est pas assez parce que la famille... il faut que j'envoie de l'argent au bled et moi je suis à Bamako et je gagne pas beaucoup. Voilà, J'ai pris le courage pour faire le visa pour venir à Paris en France.(...)

Djamba Gassama, Bondy, France,2009.

Boubou Gassama

Tahassiri Doucouré

Massiré Gassama

Maba Sakho

Bintou Doucouré

Mahamadou Syby, Kankou Gassama

Setan Doucouré, Koudiédi Doucouré, Kouta Gassama

Qui êtes-vous ? Quel est votre rêve ?

Série de 30 photographies et bande sonore, 2009

Se confronter à des individus étrangers nous fait prendre conscience des différentes perceptions de l'espace et du temps. Le contexte géographique s'avère important car il change la relation à l'autre en fonction des lieux. En France, je (en tant qu'interlocuteur) suis en terrain connu. Par contre, en Afrique, au Mali et au Sénégal un nouvel espace se construit, propre à la découverte d'éléments nouveaux et de comportements différents. Mon statut se transforme : je ne suis pas une inconnue dans un univers familier mais une étrangère dans un environnement nouveau, étrangère au lieu – à la ville, au pays, mais aussi à la culture.

La manière de créer un lien et le regard que me portent les autres ont changé et je dois m'adapter à ce nouveau contexte. Le mode de vie et l'appréciation du temps me sont étrangers. La temporalité étant différente, le rapport des individus au présent et au futur n'est pas le même. En Occident, l'individu est souvent poussé à se projeter dans le futur comme on le voit dans les rapports sociaux à travers l'engagement moral, familial, éthique ou économique. La société industrialisée nous engage à nous interroger sur l'avenir. En Afrique, le futur ne peut qu'être envisagé à court terme, les besoins vitaux l'emportant sur toute réflexion à long terme.

Youssouf. Je suis Youssouf. Et ? Mon métier ? Teinturier. J'aime bien la teinture et ce que j'aimerai apprendre plusieurs langues et les langues étrangères me tiennent beaucoup quoi ! Par exemple, comme les langues asiatiques, les langues latines... Ensuite j'aimerai toujours perfectionner mon français. D'accord ? Et ça me plaît aussi je fais les courriers s'il y a des fautes, je donne aux touristes afin qu'ils me corrigent pour que la lettre soit parfaite.

Mon rêve? Inventer les motifs, créer les motifs, la teinture, les langues étrangères. Dans la vie c'est ça, c'est ça qui me tient à coeur.

Madame Tal Mariam Dia. Je suis secrétaire de direction et je suis mariée. Encore ? J'ai quatre enfants, une fille et trois garçons. Encore ? Bon je suis dans une grande famille et je suis seule avec mon mari.

Mon rêve ? Mon rêve c'est de voir mes enfants grandir et puis mon mari... que mon mari puisse construire lui même... et puis on déménage chez nous. Je n'aime pas vivre dans la grande famille quoi avec mes enfants... puisque tu ne peux pas éduquer tes enfants dans une grande famille donc moi mon rêve c'est de me retrouver seule avec mon mari chez nous. Ça c'est mon rêve.

sapec
VINYL 14

Barça mba barzakh

Collections du Musée de l'Histoire de l'Immigration
Installation, livrets, diapositives, 2008-2009

Le projet est né à la suite d'entretiens menés au Mali et au Sénégal, entre 2008 et 2009, au cours desquels je pose deux questions à mes interlocuteurs : «Qui êtes-vous?» et « Quel est votre rêve ? » Parmi les espoirs les plus fréquemment cités, figure celui de rejoindre l'Europe. Je décide alors d'aller à la rencontre de ces hommes prêts à quitter leur pays sur des pirogues, même si ce doit être au péril de leur vie.

«Partir à l'aventure» au Sénégal signifie voyager par voies terrestre ou maritime dans l'espoir d'atteindre les frontières européennes. Le voyage devient alors une aventure risquée où les migrants en viennent à s'interroger sur leur destinée. «Barça mba barzakh?» «Barcelone ou la mort?» est le cri de ralliement lancé par les Sénégalais qui tentent de rejoindre l'Espagne.

Deux livrets rapportent, pour l'un, l'entretien réalisé avec Pape El Hadji Maguette qui a tenté la traversée en 2006, pour l'autre, des photographies d'objets ayant peut-être appartenus à des migrants, rejetés sur la plage par le ressac de la mer. La projection de ces photographies et des bribes du témoignage viennent compléter l'installation.

C'était fin 2006. Le 28 décembre. Oui, c'était le 28 décembre qu'on est parti moi et un ami avec une fille aussi qui était enceinte et du coup on est parti en Casamance pour voir un marabout, pour préparer et après on est venu. On est retourné à Dakar jusqu'à N'Gor, c'est là qu'on a pris le bateau, c'était une pirogue. Oui parce que l'ami qui m'a raconté tout ça c'était un ami que son oncle, il faisait partie des gars, pour la pirogue, il travaille là-bas. C'est lui qui m'a dit : « Sans problèmes viens ».

Les gars ils ont payé 400 000, moi j'ai payé 350 000.
Et du coup avant de partir il y a des gens qui disent : « non moi je reste ici ».
Après comme ça on a dit : « ceux qui veulent ils montent, ceux qui veulent pas ils restent, après on leur rend l'argent ».
Depuis Dakar, le gars tu le payes avant, il y a certains qui le payent avant. On lui dit là où il départ et à quelle heure.

Nous on devait faire le départ à deux heures et demi mais il y avait une discussion...
On a fait jusqu'à trois heures et demi. Il y a des gens qui ont eu peur à qui on a rendu l'argent.

On est partis en pleine nuit, en pleine nuit vers... trois heures et demi. On était cent douze personnes et on a fait six jours avant d'arriver à îles des Canaries et il y avait deux gars qui pouvaient plus continuer, ils ont plongés. Après, je sais plus comment ils ont fini. C'est là que j'ai commencé à avoir des doutes.

Après deux-trois jours on est arrivés entre Maroc et Espagne, on a fait une escale là-bas. Il y avait un gars qui était un connaisseur, il avait les droits d'entrée sur Maroc, c'est lui qui nous a aidé, on avait plus de manger et c'est lui qui est allé chercher tout. On a donné chacun 5000 francs comme ça, c'était pour ration pour arriver en Espagne.

Pendant le voyage on ne s'est jamais arrêté. À un moment il y avait un grand bateau et nous on savait pas c'était quoi. Le gars il nous a donné des tenues de pêcheurs, comme quoi qu'on est des pêcheurs. Il nous dit quand vous êtes en tenue c'est pas grave après le reste je gère.
Et en fait le bateau il venait pas sur nous. C'était un bateau qui passait et c'est le seul bateau que j'ai vu, bon que j'ai remarqué pendant le voyage...(...)

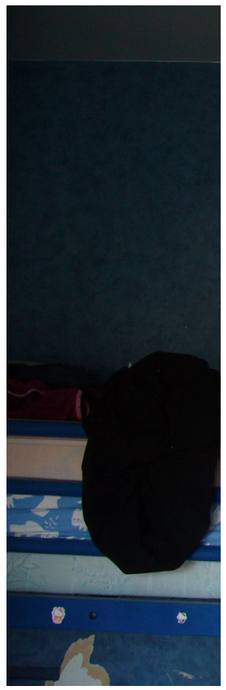
Barzakh
La mort
Arquipélago da
Madeira (Port.)
Barça
Barcelone

Rue de la République

Installation de 60 photographies et textes indépendants, 2006-2015

République vient du latin *res-publica* et signifie « chose publique ». J'ai choisi d'orienter ce travail auprès de personnes vivant ou travaillant *Rue de la République*, afin de représenter la confrontation entre l'individu dans son intimité et sa place dans la société. Les rencontres se sont déroulées de 2006 à 2015 dans onze villes, choisies de manière aléatoire en France, à Aix en Provence, Marseille, Montreuil, Paris, Saint-Malo et Toulouse, en Italie, à Lecce, au Mali à Bamako, au Sénégal à Dakar, au Brésil à São Paulo et au Bénin à Cotonou, dans des espaces privés (appartements) et publics (commerces).

Les informations recueillies permettent d'entrevoir les points communs et les caractéristiques de l'espace public à travers le regard des habitants. La photographie montre la personne dans son environnement alors que le texte contextualise le hors champ de la photographie. On découvre alors que la République prend des aspects différents selon les latitudes, l'évolution de l'urbanisation et l'histoire du pays.

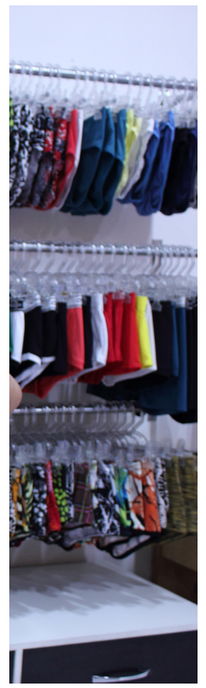


Rue de la République, Montreuil, France, 05.12.06, 16h26.

Jeune homme. Il est grand. Peu bavard. Choisit d'aller dans sa chambre. Il y a un balcon. Quasiment tous les éléments de la chambre sont bleus: murs, moquette, lampe, couette, réveil. Le jeune homme pose sans dire un mot.

Praça da República, São Paulo, Brésil, 22.11.2011, 17h22.

Hase - Sungas - Cuecas - Camisetas
Des mannequins portant des caleçons en résille ornent la vitrine. Intérieur magasin. Un jeune homme et une femme discutent. Il lui passe la main dans les cheveux. Il vend les slips et maillots de corps pour hommes. Elle est propriétaire du magasin depuis huit ans.

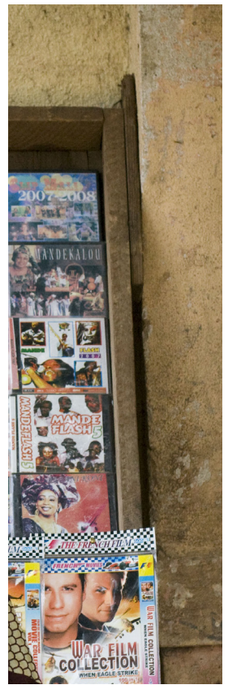


Rue de la République, Marseille, France, 02.04.07, 12h36.

Chez Madame Raymonde. Ça sent l'odeur des vieux livres. Papier peint. Moulures au plafond. Le salon est très sombre. Sur la table de la salle à manger, du courrier. La rue a été ouverte sous Napoléon III. Elle se dirige vers sa chambre. Monte sur le balcon pour montrer la longueur de la rue. Explique que les travaux de la rue vont durer jusqu'en 2010. Le bruit la fatigue. Un clown assis est posé sur les coussins de son lit. Plusieurs assiettes sont accrochées au mur. Ce sont des émaux. Elle est née le 15 novembre 1921 à Limoges, pays de la porcelaine et de l'émail. Se dirige vers sa collection de santons placés dans une vitrine. Au dessus les médailles de guerre de son père. Souhaite montrer la photo à sa fille. Donne ses coordonnées.

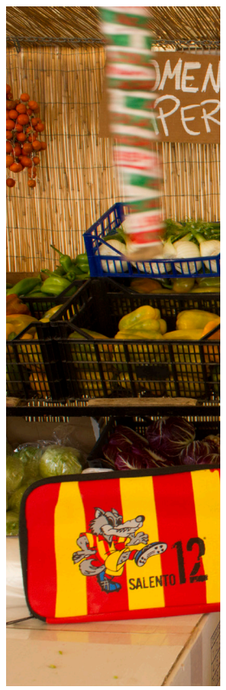
Avenue de la République, Bamako, Mali, 23.10.08, 12h44.

Extérieur, trottoir. Est assis sur un tabouret de bois. Propose un siège. Porte une montre. Vend des CD et clips vidéos.



Boulevard de la République, Aix en Provence, France, 04.04.07, 15h30.

Midas. L'homme se dirige vers l'accueil, endroit où il passe le plus clair de son temps. Il déplace quelques objets de son bureau. Pose.



Viale della Repubblicà, Lecce, Italie, 02.06.13, 13h51.

Une grande tente blanche au milieu du trottoir. Dessous des cageots de fruits et légumes empilés. Melons, pastèques, pêches... Des grappes de tomates cerises et d'oignons suspendues au plafond. Deux parapluies sont accrochés à une barre de métal. Un drapeau italien vole au vent.
Des clients entrent et sortent. Un couple achète des abricots et des cerises. Un homme en chemise blanche, cheveux frisés gris, chaîne en or salue le couple. Le commerçant a un tatouage sur le bras droit : Christian. C'est le prénom de son dernier enfant de trois ans. Son premier fils a dix-huit ans, il travaille avec lui. Dit qu'il a aussi une fille de dix-sept ans. Veut faire apparaitre le drapeau du Salento sur la photo.

Wagons

Installation et édition, 2011

Propice au temps, à la réflexion et à l'anonymat, le train, espace à la fois public et personnel, donne au voyageur le temps et la liberté de dévoiler son intimité. Le trajet en train a la particularité d'être un lieu de passages, de rencontres ou d'individualités en un temps limité.

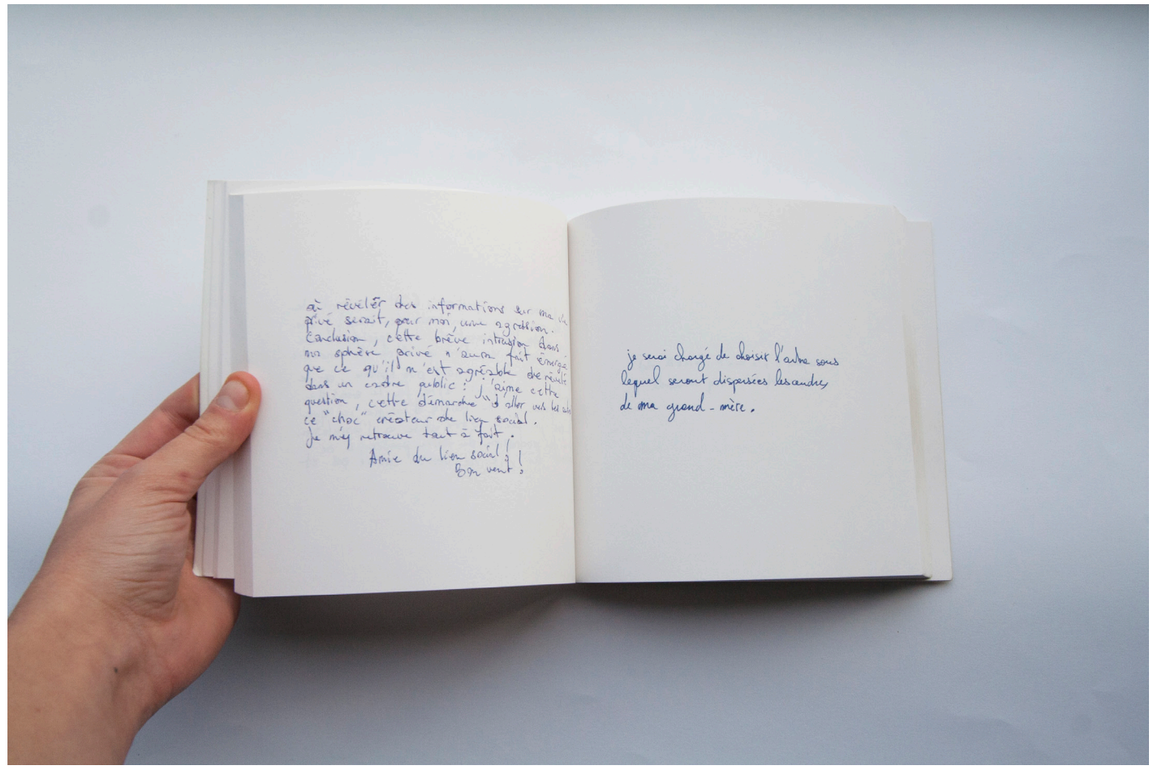
Les individus, choisis de façon aléatoire, lors d'un trajet pour une destination lambda d'une durée minimum de plus d'une heure, sont invités à répondre à une question concernant leur intimité. Les réponses sont récoltées en fin de voyage. La contrainte de temps et d'espace sur le support papier engendre une réflexion synthétisée de leur part.

Je prends des douches rarement
des bains

☼

Je déteste les journaux télévisés
depuis qu'ils ont fait un ~~article~~ reportage
sur le guide de la secte dont fait
partie mes parents.

J'ai rencontré Caroline, il y a deux semaines on a eu une histoire "d'amour" de quatre jours, une parfaite harmonie intellectuelle sexuelle, etc... Et malgré tout elle m'a larguée il y a 5 jours.
Moralité, même si tout est parfait rien n'est gagné.



Je n'aime plus mon travail
d'enseignant mais n'ose pas
le déclarer ouvertement.
Gêné par les questions qu'on pourrait
me poser sur mon changement.

je dors avec mon
pouce (j'ai 60 ans)

Je suis amoureux de ma
meilleure amie.

J'aime les femmes difficiles.

J'écris des pièces de contes culinaires
Sous un nom d'emprunt.

La Disparition brutale de mon fils
à l'âge de 30 ans en voulant arrêter
de fumer avec un médicament
le ZYBAN peut tuer.